

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 42

Artikel: Parti pour la gloire !
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222139>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ni mes ambitions, ni mes amours et l'on se réjouissait de l'intérêt qu'on avait suscité. De son côté, l'ami tenait le même langage. Qu'advint-il ? Chacun parla de soi, tendant une oreille distraite aux confidences de l'autre, et chacun fut déçu. L'égoïsme était là. Il en résulta des désillusions, des froissements, peut-être des chagrins. Il eut suffi de dissiper cette équivoque. On n'ose pas. Certains aveux sont trop pénibles à formuler.

Et l'on vécut ensemble, étranger l'un à l'autre, jusqu'au jour où la colère mit le point final à ce malentendu.

* * *

Alors, ce fut l'explication qui vous dessille les yeux, le reproche brutal qui traduit la pensée intime en l'amplifiant un peu pour la rendre accessible.

On dit : « Voilà comment je suis, tu n'as pas su le deviner. » On dit encore : « Voilà comment tu es. »

Ces deux points établis, il serait facile de s'entendre. La colère quand elle n'est pas accompagnée de bris de glace est une excellente réaction. Dès qu'un ami s'emporte, écoutez-le : vous trouverez dans ses paroles des phrases justes plus que dans des propos flatteurs. Débarrassez-les des gros mots, n'en prenez que l'essence et vous saurez quelle marge insoupçonnée vous séparait de lui.

La colère, c'est le bandeau qu'on ôte d'un geste brusque, c'est la pleine lumière après l'obscurité.

Les hommes sont ainsi faits : ils se livrent mieux dans la haine que dans l'amour ou l'amitié, il faut en prendre son parti et mettre en faveur ses amis pour les comprendre bien...

André Marcel.

PAYS DE MIRACLES !

CANDIDE de Lourtier avait la fâcheuse habitude de s'endormir sur son char, chaque fois qu'il rentrait tardivement de voyage. La mule, brave bête, ramenait gentiment son maître à la porte du logis. L'homme comptait là-dessus et ne s'en faisait pas.

Cependant, une fois, ce mode de faire valut au brave Candide une aventure que l'on commente discrètement dans le village. Très brièvement, la voici :

Rentrant de Martigny avec un chargement de vin et de provisions, le montagnard s'était endormi sur son siège. Le corps adossé contre des sacs de farine et des tonneaux de fendant, les bras ballants, rênes au vent, il ronflait comme un juste. L'animal connaissait sa route ; il arriva sans encombre au bourg de Sembrancher où bifurque la vallée. Là, voyant que le conducteur était dans les bras de Morphée, des loustics prirent la mule par la bride et retournèrent l'attelage dans la direction de Martigny.

La bonne bête, docilement, refit en sens inverse le trajet accompli. A son retour à la ville, elle s'arrêta sur la grand-place, au bord du trottoir, face au café, devant une auge vide.

C'est là qu'après avoir rêvé longtemps de messes, de processions, d'élections communales et de combats de reines, Candide s'éveilla aux premières lueurs de l'aube grise.

Le dormeur crut avoir la berlue. Se réveiller à Martigny après avoir pris le chemin de Lourtier plusieurs heures auparavant, voilà certes, une aventure qui tenait du prodige !

Comme l'on croit encore aux miracles dans la vallée, Candide est persuadé qu'il a été victime d'une « diablerie ». *Alphonse Mex.*

Du tac au tac. — Deux hommes, qui se détestaient, se trouvèrent un jour face à face dans un chemin juste assez large pour une personne.

L'un d'eux se planta en travers et proféra d'un ton bouffon :

— Je ne cède jamais la place à un imbécile.

— A quoi l'autre, s'effaçant contre la muraille :

— Moi, toujours, passez donc, cher ami.

Charité. — Il a absolument éreinté mon tableau dans sa critique !

— Bah ! ne t'en préoccupe pas. Il n'a aucune opinion personnelle. Il répète toujours tout ce que le monde dit !...



LA CHANSON FRANÇAISE

CETTE brève étude sur la chanson française va peut-être évoquer dans l'esprit de certains lecteurs les temps révolus des crinolines aux ampleurs périmées que seuls les besoins d'une figuration carnavalesque exhument parfois des malles où elles reposent, givrées d'oubli et farcies de naphthaline, au fond de quelque arrière-boutique de fripier ou de « bric-à-brac » ; tant pis, malgré le sourire de dédain ultra-moderne dont je risque d'être accueilli, je ne perds pas le souvenir des formes adorables qui s'épanouissent à l'aise sous ces dômes d'étoffe et je reste fidèle à ma... préhistoire.

Quant à la robe, si la coupe a vieilli, le tissu de supérieure qualité est demeuré plein de fraîcheur à travers sa robuste solidité.

Donc, à ces âges reculés où les danseurs n'avaient pas besoin, pour être réputés cavaliers accomplis, de se trémousser comme aujourd'hui en de déshonorantes danses sauvages, avec des contorsions de chorée spasmodique, sur des rythmes barbares, la bonne tenue, la distinction, la souplesse et l'élégance étant jugées suffisantes, on convenait qu'en matière de chanson, la pureté de l'inspiration et celle du poème étaient le plus sûr critérium de la valeur.

Quand les chansonniers de jadis célébraient le vin, l'amour, la femme et les sentiments, il y avait de la gaieté dans leur verre, du respect dans leur passion, de la délicatesse dans leur cœur et non de l'ivrognerie, du vice et du cynisme.

Les chansonniers étaient des poètes et des stylistes. Pour eux, la chanson était une honnête dame, pimpante, jeune, fleurie et racée, qu'un mot trivial, qu'une expression douteuse, qu'un geste équivoque, qu'une allusion grossière, qu'un quatrains boiteux eussent effarouchée et mise en courroux.

Courtisans désireux de s'attirer ses précieuses faveurs, ils rivalisaient de courtoisie et de consciencieux efforts pour lui plaire. Troubadours épris et discrets, exprimant leur flamme ardente en des vers délicats et châtiés, comme les aimait cette Muse élégante, difficile en ses goûts, ils se vouaient sans réserve à la vraie, à la bonne, à la belle et saine chanson française. Leurs thèmes étaient de choix comme leur langage.

Les petits-enfants, les vieillards, la bonté du cœur, la joie et la douleur, voilà ce qui fleurissait sous la plume des chansonniers qui charmèrent nos pères. Poésie, tendresse, sentimentalité, voilà ce qu'exhalèrent leurs chants !

Aujourd'hui la plupart des « fabricants de couplets » (je n'écris pas « chansonniers ») à succès ne célèbrent plus la femme qu'en vers où le souci de respecter les règles prosodiques a été remplacé par l'unique hantise d'inventer d'écoeuvrants sous-entendus à tendances pornographiques.

Certes, la profession de chansonnier, n'avait rien jadis de monacal ; les auteurs n'étaient point pudibonds, ils ne reculaient pas devant le morceau joyeusement troussé, saupoudré de sel gaulois, mais ils avaient cette sûreté de touche qui leur permettait d'épicer leur plat, sans qu'il emportât le palais.

La conception était différente de celle d'aujourd'hui ; on ne redoutait pas l'ariette grivoise, ni le refrain gavroche et alerte, mais on accomplait le tout d'esprit dont la légèreté n'excluait en rien la convenance, on savait gazer l'image un peu trop suggestive, tandis qu'à présent le but semble être d'atteindre au maximum

de laideur et de saleté et de l'étaler avec fracas.

Cependant, il est juste de convenir que les vrais poètes-chansonniers (ils sont quelque-uns dignes de ce nom) ont conservé la tradition de respect qu'avaient leurs prédécesseurs pour celle qu'ils servent à leur tour avec ferveur et talent.

Bons ouvriers œuvrant pour l'art dont ils veulent perpétuer l'important monument, ils sont dignes à tous égards de notre entière sympathie.

Aimons-les, parce que, sous leur plume, frémit un cœur débordant ; parce qu'ils traduisent, en des strophes ailées et sonores, à travers le sourire ou les larmes, tout ce que la vie comporte de rêve, d'idéal ou de misère. Ils sont le réconfort des humbles ; parfois la providence de mères au chevet des berceaux et toujours le refuge apaisant de ceux qui souffrent. Aimons-les, parce qu'ils ne s'avalisent pas à monnayer leur inspiration en flattant de bas instincts et surtout, aimons-les, parce qu'ayant enfanté de belles choses ils consacrent le meilleur d'eux-mêmes, inconnus ou célèbres, à les faire vivre et à les répandre.

Quant à la chanson française, pour ceux qui sont encore capables d'éprouver des émotions, elle demeure noble, pure, trônant à des sommets d'où ne la feront jamais choir les pygmées qui tentent vainement de l'abaisser jusqu'à leur niveau.

La Grande Dame, les domine de son inépuisable hauteur, ne faisant le geste gracieux de donner sa main à baiser qu'à ceux qui, fiers et dignes, la servent avec simplicité et dévotion.

C'est sans rancune, je pense que mes contradicteurs conviendront avec moi que les rotundités de la crinoline des aïeules valaient bien la platitude de la robe — trop mouvante au souffle des... moulins — de leurs modernes petites-filles.

Philippe Bontoux.

La Patrie Suisse. — C'est un fort joli numéro que le dernier venu (961, du 10 octobre) de la « Patrie Suisse ». Il s'ouvre par le portrait de M. Joseph Kunischen fils. Ce sont ensuite de pittoresques scènes de vendange dans le Valais, le cinquantième anniversaire de la Société d'agriculture du Valais, le congrès international des droguistes à Bâle, le téléphone entre la Suisse et la Finlande ; puis l'exposition de Porrentruy, un plan de Payerne datant de 1738, le portrait du peintre bernois Albert Anker, avec des reproductions de plusieurs de ses œuvres, le château de Beromünster (Lucerne) qui abrita le premier atelier d'imprimerie de Suisse, les manœuvres de la brigade de cavalerie I, la Fête des Vendanges à Neuchâtel, avec un total de trente-cinq magnifiques gravures.

PARTI POUR LA GLOIRE !

CA plupart du temps ce sont de pauvres héros sans intelligence, inconscients ou révoltés, qui passent devant les Tribunaux. Il y a rarement des cas comme celui qui vient de se présenter au Tribunal de police de Genève. Ce dut être une séance bouffonne :

Arrive à la barre, en traînant ses galoches, un vieux bonhomme au tablier de toile bleue. C'est Henri Bébeler, une silhouette bien connue à Genève.

Bébeler a brisé une vitre dans un café.

— Pourquoi avez-vous fait ça ? questionne le président.

— J'étais parti pour la gloire !...

— Est-ce que vous travaillez ?...

— Je suis tapissier, Monsieur le président, je travaille pour un cafetier.

— Ah ! Ah ! je comprends tout.

— Parbleu, Monsieur le président ! Travailler pour un cafetier, c'est signer la tempérance sur une feuille de chou et la faire transporter par une chèvre !...

Le juge réprime un sourire, puis sévère :

— Vous êtes marié au moins ?...

L'homme, avec gravité :

— Depuis sept ans, Monsieur le président.

— Et vous avez quitté votre femme ?

— Depuis sept ans aussi, Monsieur le président.

— Vous reconnaissez que vous avez brisé une vitre...

— Oui, mais je la paierai... Au prix du verre, ça fait quatre matelas !

Bébéler est condamné à quarante-huit heures d'arrêts.

— Je vous remercie, Monsieur le président. Et le vieux s'en va en distribuant des sourires à la salle amusée.

A propos macabre. — Milord Chesterfield eut de l'esprit jusqu'à la mort.

Quelques jours avant sa fin, il appela son cocher, lui ordonna d'atteler sa plus belle voiture et de parcourir les rues de Londres au pas, jusqu'à la porte du cimetière.

Un de ses amis lui dit au retour :

— Milord, avez-vous été prendre l'air ?

— Non, répondit-il, j'ai été faire une répétition de mon enterrement...



LE VOYAGE DE DAVID PUTHOD

(Suite.)

Comme il n'était pas venu depuis longtemps à la ville, il dut demander son chemin. Il avait l'adresse écrite sur un bout de papier : « Mlle Marguerite Puthod, chez Mlle Murisier, La Blanchère, chemin des Roses. » Il la savait d'ailleurs par cœur. Pour plus de précaution toutefois, il avait sorti le papier de sa poche, et il le fit voir à la première personne qu'il rencontra.

C'était à l'autre bout de la ville.

Il se trouva en face d'un haut mur percé d'une grille, avec deux colonnes carrées, autour desquelles du lierre s'enroulait ; et il y avait, sur chacune, une espèce de coupe en faux bronze où se dressaient comme des flammes les fleurs rouges d'un géranium. On voyait à travers la grille une cour recouverte d'un fin gravier bien ratissé ; puis venait une marquise à vitres de couleurs.

David fut tout intimidé. Devait-il entrer tout droit, ou bien devait-il sonner ? Il pensa qu'il valait mieux sonner. Il ne décrochait pas la sonnette.

Enfin, il eut l'idée d'écartier un peu les feuilles du lierre, et il vit un bouton. Il devina ce que c'était.

Il ne fut pas très sûr que le timbre eût fonctionné. Il attendit un bon moment.

Mais, comme il allait sonner de nouveau, une femme de chambre à tablier blanc et bonnet de linges parut sur le perron. C'était une personne distinguée aux cheveux lissés en bandeaux ; elle se tenait droite. Et sans doute, de son perron, avait-elle vu tout de suite avec qui elle avait à faire, car elle ne se pressa point de venir ouvrir. Lentement, à tout petits pas, regardant à droite et à gauche, ce fut comme malgré elle qu'elle traversa la cour ; puis ayant entr'ouvert la grille :

— Après qui demandez-vous ?

David s'était poliment découvert. Il dit :

— Je viens pour ma fille. Mlle Puthod.

Mais l'autre prudemment venait d'avancer le pied ; elle regarda David de haut en bas ; elle dit :

— Je ne connais pas.

Il fallut bien son air, et toute sa pauvre figure, et le ton dont il reprenait : « Il n'est pas possible que je me sois trompé. Mme Murisier ?... Eh bien, ma fille est chez elle en service ; » il fallut bien toutes les choses qu'il n'arrivait plus à cacher, pour qu'elle consentit à le laisser entrer. Elle dit :

— Je vais chercher madame.

Il monta derrière elle les marches du perron. Il y eut un beau vestibule, avec des tableaux, des tentures et une table à tapis brodé, sur laquelle deux bougeoirs d'argent étaient posés de chaque côté d'un grand plat, également d'argent, rempli de cartes de visite. On ne s'entendait pas marcher à cause d'un épais tapis.

Il attendit. Il ne bougeait plus. Il tâchait seu-

lement de se tenir bien droit, quand même il se sentait une grande faiblesse dans les jambes, et la tête lui tournait un peu. Il jeta de nouveau un coup d'œil à ses bottines, et puis il s'assura que sa grosse cravate noire était en place sous son col.

Par une porte entr'ouverte, on pouvait apercevoir le coin d'une chambre où il y avait des meubles peints en blanc, beaucoup plus petits que des meubles ordinaires ; tout à coup, le battant de la porte s'écarta, et une petite fille se montra sur le seuil.

Elle regardait David sans rien dire ; mais elle s'était arrêtée de bercer la grosse poupée qu'elle tenait dans ses bras ; et lui, de nouveau, ne sut pas ce qu'il devait faire : la saluerait-il ou non ? On est embarrassé devant les enfants des riches. Pourtant il aimait bien les enfants. En d'autres temps, sans doute, il lui aurait du moins souri. Mais c'est qu'il était maintenant bien trop préoccupé même pour lui sourire, ensuite qu'il n'eut l'air de rien, et il détourna simplement la tête, tandis que les yeux de l'enfant restaient posés sur lui.

Il se sentit presque soulagé quand Mme Murisier arriva. On vit comme un nuage bleu clair de fraîche mousseline qui sortit tout à coup de l'ombre, et une voix en même temps disait :

— Je suis bien contente de vous voir, M. Puthod.

Il fit un geste comme pour soulever son chapeau, oubliant qu'il le tenait à la main ; puis son bras retomba, ce fut tout. Et debout, avec tout au plus un petit tremblement dans la peau au coin de la bouche, il regardait la dame s'approcher.

Elle répéta :

— Je suis très contente de vous voir...

Elle était maintenant tout près de lui. Il y eut un court silence. La petite fille se tenait toujours sur son pas de porte, David l'avait tout à fait oubliée.

Mais il l'oublia encore bien plus, à vrai dire, il oublia tout, quand il y eut alors la chose ; et ces quatre ou cinq mots qui vinrent furent autant de coups de poing qui s'abattirent sur sa nuque, cependant qu'il penchait de plus en plus la tête, comme pour mettre à l'abri sa figure, et puis aussi pour la cacher.

Tout à coup il se redressa. Il dit :

— Ce n'est pas possible !

— Hélas, oui ! dit la dame. Mon pauvre M. Puthod, je vous assure que je vous plains beaucoup. Mais après la scène qu'elle m'avait faite, il n'y avait pas d'autre solution que de lui donner son congé.

Sa tête était retombée. Il ne trouvait plus rien à dire. Il voyait qu'il ne lui restait qu'à s'en aller. Et pourtant il ne s'y décidait pas. Il y avait encore quelque chose qu'il aurait bien voulu savoir.

Et il toussa, cherchant à retrouver sa voix : la dame l'avait deviné :

— Sans doute que vous désireriez avoir sa nouvelle adresse puisque vous voilà sur place. Je l'ai, je vais vous la donner.

Elle entra dans une des pièces qui ouvraient sur le vestibule, on entendit qu'elle fouillait dans des papiers, elle revint une lettre à la main.

— C'est une personne qui m'a écrit pour avoir des renseignements. Votre fille doit être chez elle. Vous n'aurez qu'à aller voir.

Et lui montrant du doigt la signature :

— 33, Boulevard de Grancy.

Tout à coup, il se sentit mieux. Il avait retrouvé la chaleur de son sang. Et une grande reconnaissance lui était venue :

— Je vous remercie bien, madame, de toutes vos bontés pour moi...

Mais il lui semblait que ce n'était point assez, ces quelques mots, en échange d'un tel bienfait, qui était pour lui la vie même, et tandis que ses yeux brillaient, et il les sentait qui brillaient, et il les sentait qui étaient humides :

— En tous cas, je vous fais bien mes excuses pour ce qui est arrivé... Si j'avais su, je serais venu plus tôt... Le malheur, c'est que je n'ai pas su... Et je ne sais pas bien dire ces cho-

ses, parce que je n'ai pas l'habitude de parler, mais on se comprend, quand même, n'est ce pas ?... Oh ! je sais bien, elle n'était pas tant commode... Un peu trop vive et portée sur ses nerfs ; j'aurais dû vous en prévenir... Je vous fais toutes mes excuses...

Il répéta :

— Je vous fais toutes mes excuses...

Puis tout à coup il s'arrêta, parce que la dame s'était détournée, décidément il s'attardait trop. Il s'inclina très bas :

— Je vous salue bien, madame.

Elle lui tendit la main :

— Au revoir, M. Puthod, et bonne chance.

Elle l'accompagna jusque sur le perron. Comme il arrivait à la grille, elle lui cria encore :

— Tournez le bouton de droite à gauche ; c'est ça, pressez seulement, il est un peu dur.

(A suivre.)

F.-C. Ramuz.

Vient de paraître.

CONTES DU PAYS ROMAND

par Alphonse MEX

Fr. 3.50

S'adresser au bureau du journal.

Les abonnés du CONTEUR auront plaisir à lire le nouvel ouvrage de notre collaborateur et, ce faisant, à témoigner leur sympathie à l'auteur des CONTES DU PAYS ROMAND.

Pour la rédaction : J. Bron, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Rentes viagères différées

Tous renseignements gratuits sur

L'ASSURANCE - VIEILLESSE

sont fournis par la

Caisse Cantonale Vaudoise des RETRAITES POPULAIRES

Bâtiment du Crédit Foncier Vaudois
Téléphone 28.427 LAUSANNE

S. Geismar Chapellerie. Chemiserie. Confection pour ouvriers. Bonneterie. Casquettes. Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque, un Cinzano c'est bien plus sûr. P. POUILLOT, agent général, LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi
l'apéritif par excellence.